

ADMISSION DE L'UNIVERSITÉ

CORRESPONDANTS
DE
J.F. BOISSONADE

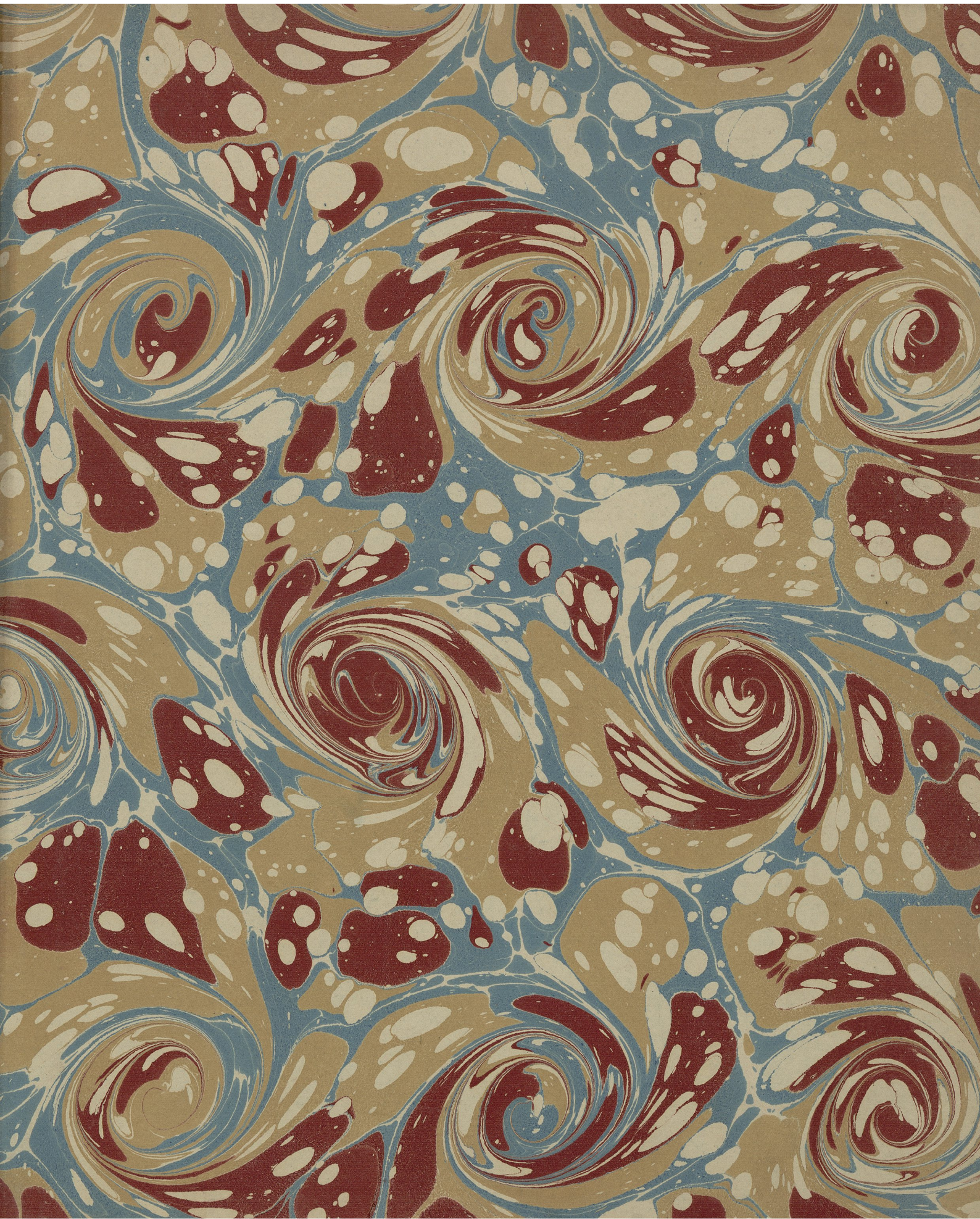
L
—
A-F

BIBL.
UNIVERSITÉ
M.S.
1551



BIBL.
DE
L'UNIVERSITÉ
MS.

1551



MS
Fiches Folios







Monsieur,

Je connoissais à peine a et o que j'étois avec une religieuse attention vos leçons à la faculté. Vous vous aperçutes de mon ignorance et de l'ardent désir que j'avois de m'en débarrasser et je vois encore votre prévenante bonté évitant de m'interroger pour ménager ma pudeur devant mes camarades. Plus d'une fois aussi, à la fin de votre cours, vous me donnâtes des encouragemens si pleins de bienveillance que je n'ai pas plus perdu le souvenir que celui des questions dont vous me faisiez grâce. Ces premières impressions faites sur mon esprit et sur mon cœur me pénétrant à la fois d'admiration et de reconnaissance je me sentis pour l'étude du grec

une passion si vive que depuis elle m'a fait oublier toute autre
étude. Eschyle dont alors, Monsieur, Vous expliquiez
le Prometheus, et devenu pour moi le plus abrayant des
poètes: Je le traduis; et, si dix ans perdus dans le
censurer n'avaient traversé mon projet et contrarié mes
desirs, déjà mon travail seroit fini et depuis longtemps
J'aurois eu le plaisir de m'aquitter d'une dette faite
en Vous fournissant et Vous rapportant le produit des seules
belles-lettres que Vous aviez jettes en moi.

Mais, Monsieur, J'en suis presque encore au
commencement de cette entreprise grande pour ma faiblesse,
car, quoique J'ai plusieurs tragédies traduites en entier,
Je n'en ai pas une qui le soit à mon gré à l'exception
des Coëphores. Ce n'est pas que Je voie cette dernière
bonne; mais J'y ai apporté un soin plus soigné
et plus grand qu'aux autres; J'y ai mis toute ma science.
J'ai l'honneur de Vous en adresser le commencement.
Si Vous aviez l'extrême obligeance d'en parcourir
une ou deux pages, Vous m'aideriez la plus belle

l'événement que je puisse ambitionner et si Vous daigniez me donner quelques conseils, Vous me rendriez un service immense. Si je Vous paroissois au dessus du médiocre, je ne serais jamais au public la confidence de ma sottise et dès lors Vous m'auriez épargné de la confusion à deux époques de ma vie; si, au contraire, j'étais assez heureux pour mériter une critique, j'aurais le courage de remettre mon ouvrage vingt fois sur le métier et, dans ce cas encore, je vous devrais une ardeur nouvelle, une direction de travail meilleure que celle que j'ai suivie.

Je n'ose pas espérer, Monsieur, que vos occupations Vous laisseront le loisir de jeter les yeux sur quelques unes des lignes de mon petit manuscrit et de m'en dire votre avis; Mais je Vous saurai toujours avec de grès si Vous avez la bonté d'excuser l'importance de ma démarche et la

longueur de ma lettre.

Je suis avec un profond respect et une
grande admiration,

Monsieur,

Votre très-humble, très-
obéissant et très-dévoilé serviteur

Voyez

Nantes, rue du collège n° 10.

17. août 1834.

professeur de rhétorique
au collège royal de Nantes,
ancien élève de l'école
Normale.





96

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous soumettre un fragment de ma version des Céphores et un autre de celle des Perses. Si vos occupations vous permettent d'en parcourir quelques lignes et de m'en dire votre avis, je m'estimerai très-heureux. Rien ne me fera à la fois plus utile et plus agréable, au moment que je vais entreprendre la traduction de L'Agamemnon d'Eschyle, tâche rude & difficile, écrasante pour ma faiblesse, que de recevoir des conseils qui reforment mes habitudes de travail. Éclairé par vous, Monsieur, je pourrai espérer d'être lu par quelques personnes; et je ne perdrai pas plus le souvenir de ce nouveau service que je n'ai perdu celui de vos anciennes bontés.

150
J'attendrai pour aller à la bibliothèque du Roi que vous ayez
bien voulu m'autoriser à m'y présenter sous vos auspices.

Je suis avec un profond respect et une vive reconnaissance,

Monsieur,

Votre très-humble, très-obéissant
et très-dévoté serviteur

Paris, rue de Madame n° 24.

20. mai 1840.

Zoyer

professeur de chât. au coll. Stanislas.





Monsieur,

J'ai l'honneur de vous offrir ma traduction
de l'antigone de Sophocle, sans le texte
grec, sans notes, sans aucun travail accessoire.
C'est fort peu de chose, et peut être moins
que rien, aussi, bien que je n'ai pas épargné
ma peine, je crois de n'avoir pas fait
une œuvre qui puisse vous agréer. J'ose
cependant solliciter votre jugement, car
j'attache un si grand prix à vos conseils, que
je serai infiniment plus flatté d'être critiqué
par vous que d'être loué par l'université entière.

Si donc, Monsieur, vos occupations vous
permettent de jeter les yeux sur un essai
que je n'ai entrepris que pour conquérir
un jour votre suffrage; je vous supplie
de me dire s'il est possible que désormais
je ne me fasse plus imprimer ou que l'on
fasse les études auxquelles je dois me livrer
pour reformer ce que'il peut y avoir d'abus
dans ma manière de traduire.

Je suis avec un profond respect et une
vive reconnaissance,



Monsieur

Votre très-humble,
très-obéissant et très-affectionné
serviteur

Paris, 20. rue d'enfer

3. avril 1842.

Goyen



Monsieur et cher maître,

La bienveillance très-courtoise de M. Salandy pour ses administrés a revivifié toutes les ambitions universitaires. Chaque jour les prétentions se multiplient, se grossissent et s'accroissent. Il y a toute demande pour une place et il n'y aura de réussite que pour ceux qui seront sous le patronage d'hommes puissants. On ne m'a pas laissé ignorer dans les bureaux que si je voulais ne pas être oublié il était indispensable que les recommandations dont j'avais été l'objet fussent renouvelées.

Paris, le 1er mai 1843.

Le conflit est devenu si brutal que, sans appui, je suis
Sûr de tomber. Je crains non seulement de ne pas
obtenir une chaire de rhétorique à Paris ou à
Versaille, ce qui est l'objet de mon vœu le plus ardent et
le plus cher et que je poursuis exclusivement à toute
autre chose; mais encore que, venant à échouer de
ce côté, le titre de la chaire que j'occupe, venant
à éprouver quelques jours, ne soit donné à un concurrent
plus heureux. Vous pouvez, Mon cher Maître,
dissiper mes craintes et je m'adresse à Vous avec ma
confiance ordinaire pour Vous prier de le Vouloir.
Votre suffrage l'emportera, j'en suis Sûr, sur toutes
les considérations qui me seront opposées et le succès

Me sera doublement ^{précieux} quand c'est à vous que j'en serai
 redevable. Ma vie a été si inquiète et si agitée, ma
 position est si précaire que j'ai grand besoin d'un
 peu de repos et de sécurité pour l'avenir. Si ces
 vacances étaient infructueuses pour moi, je ne devrais
 plus compter sur rien car M. Falvaud est le
 seul Ministre de qui je puisse raisonnablement
 attendre quelque chose et j'attendrai beaucoup
 si vous avez la bonté de rappeler la demande
 que vous avez bien voulu faire pour moi.

Je suis avec le plus profond respect et la
 reconnaissance la plus durable et la mieux sentie

Monsieur et cher Maître,

Paris, 161. rue St. Jacques
 25. août 48.

Votre disciple très-soumis
 très-dévoté et très-affectionné





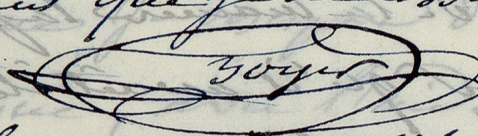
Messieurs et cher Maître,

J'ai été fort chagrin de quitter Paris sans avoir
l'honneur de vous voir. Si les cours du collège de
grâce eussent été commencés, j'aurais su où je
devais aller vous chercher; mais ils ne l'étaient pas
et je manquais des renseignements nécessaires pour
vous trouver. Veuillez, Mon cher Maître excuser
mon ignorance et me plaindre de n'avoir pu vous
faire mes adieux. J'avais tant de choses à vous
dire sur ma reconnaissance, mon affection et mes

regrets que j'exprimerois de vous exprimer par
cette lettre, avec l'aide de votre bienveillance
indulgente, je vous aurais dit de vive-voix.

Rien dans Paris ne m'était plus cher que la
bonheur de causer quelquefois avec vous, de
vous confier mes projets, mes vœux, mes espérances,
aussi je suis incroquable de l'avoir quitté. Vous
avez fait, Monsieur Maître, tout ce qu'il fallait pour
prévenir le malheur; mais M^r Dubois a profité
de l'absence de M^r Parvaissou qui eût été par
vous aurait éclairé la religion du Ministère pour
m'envoyer professeur à Caen. Les mesures
que l'on a prises pour me frapper étaient si habiles,
que lorsque j'ai réilégué, il n'était plus temps.
Le mouvement à opérer dans les collèges de Paris était
achevé: j'étais dévoué et il ne restait aucune place
dont on pu disposer en ma faveur. Le Ministère

M'eu a exprimé ses regrets de la manière la plus touchante,
 ne m'a pas laissé ignorer qu'il avait été trompé;
 m'a dit qu'à cause des honorables recommandations
 dont j'avais été l'objet, il souhaitait m'être agréable
 et de ce moment s'est appliqué avec une grâce toute
 particulière à m'offrir un dédommagement. J'étais
 si sensible à ce que M^r. de Salvandy a fait
 pour moi, que, bien que mon traitement se trouve
 réduit à moitié, si Grenoble était moins éloigné, si
 je pouvais de temps en temps aller me récréer
 auprès de vous, je prendrais mon mal plus patiemment.
 Mais que faire? Je n'ai d'autre motif de consolation
 que le souvenir du bon vouloir de M^r. Salvandy
 que M^r. Revaisson m'a procuré d'être retenu. Cette
 pensée est un bien que je vous dois, Monsieur Maëta,
 et je vous en remercie. Je dois cependant regretter
 que mes fonctions ne laissent de loisir. J'en profite
 pour acheter ma traduction de Sophocle, ce travail
 m'aidera à secourir les auteurs de l'insolent. Je ferai

même honneur ici, Monsieur Maître, si vous me
 permettez de vous entretenir quelque fois de profond
 respect, de la vive gratitude et de l'affectionné
 dévouement que je ne cesserais jamais d'avoir pour
 vous
 impetueux de l'académie
 Grenoble 17. xbr. 1863.

Monsieur

Monsieur Boissacq, membre

de l'Institut, professeur de

littérature grecque & latine

Paris

